
Discours du citoyen Basclat, administrateur du district d'Uzès,
prononcé pour la fête en l'honneur de Marat, lors de la séance du 8
ventôse an II (26 février 1794)

Citer ce document / Cite this document :

Discours du citoyen Basclat, administrateur du district d'Uzès, prononcé pour la fête en l'honneur de Marat, lors de la séance du 8 ventôse an II (26 février 1794). In: Tome LXXXV - du 26 pluviôse au 12 ventôse an II (14 février au 2 mars 1794) pp. 485-487;

https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1964_num_85_1_32605_t1_0485_0000_4

Fichier pdf généré le 15/05/2023

des doivent nous mener à un résultat presque sûr pour les démêler, et vous empêcher de tomber dans le précipice qu'on voudroit vous préparer : ne vous y trompez pas, peut-être des braves et bons Montagnards, seront encore victimes et martyrs de la liberté; mais ils seront bien vengés : le gouvernement révolutionnaire est en vigueur, les autorités constituées ont le plus grand pouvoir : elles peuvent éteindre à la première étincelle la plus grande conspiration, et livrer au tribunal extraordinaire ceux qui traheroient la perte de la République.

Ennemis de la patrie, que vous êtes insensés ! ne voyez-vous pas que vos projets accélèrent votre ruine, et que quelques nombreuses que soient vos phalanges, il faut que tout plie, tout disparaisse à l'approche de nos braves guerriers qui combattent pour une si belle cause, la liberté du monde, gage du bonheur de tous les peuples de l'Univers !

O vous tous, qui voulez l'affermissement de la République, donnez l'exemple de la soumission à la loi; obéissez à vos magistrats qui en sont les organes, et qui ont juré de vous faire jouir des heureux effets des décrets de la Convention nationale.

Discours prononcé à la Sté popul. par le c^o Basclat, administrat. du district

Citoyens,

Les ennemis de notre révolution ont pu et peuvent bien, pendant un tems, égarer le peuple sur ses vrais intérêts, mais son aveuglement, qui est toujours inspiré par le mensonge le plus grossier, la calomnie la plus atroce, a un terme qui n'est jamais bien reculé. Nous venons aujourd'hui, en la personne de Marat, nous rappeler ses préceptes sans réplique qu'il nous fourniroit, pour peu que nous voulussions nous mémorier une foule d'exemples plus frappans les uns que les autres.

Le narré succinct que je viens vous soumettre ne me permet pas d'en poursuivre l'analyse, ne devant me borner uniquement qu'à vous entretenir de l'éloge que nous devons à la mémoire de l'Ami du Peuple.

Marat, cher au cœur de tous les vrais Français, (j'entends dire les Sans-Culottes Montagnards) du commencement de sa carrière dans la révolution, voyez-le la sentinelle vigilante d'icelle, sacrifier sa fortune, ses veilles, sa santé, sa vie même, pour procurer aux hommes apathiquement endormis sur leurs droits; pour leur procurer, dis-je, le recouvrement de leur liberté, précieux et premier don de la Divinité.

De si beaux sentimens qu'on ne peut démentir, lui devoient sans doute un sort plus heureux et plus prospère; mais malheureusement pour nous et pour lui, ils furent apperçus avant nous par cette caste maudite et à jamais prosaïque de notre sol, qu'ils calculèrent dès-lors les moyens de le perdre. Pour y parvenir, ils commencèrent de le faire poursuivre par une foule de libellistes mercenaires et leurs dignes émules; et de suite leurs feuilles, leurs écrits particuliers, lui déclarent une guerre autant injuste que cruelle, en le peignant comme un tigre et un antropophage, affamé du sang de son semblable.

Ah! que tu étois perfide, toi Royou, qui as perdu cette foule immense de superstitieux, en prêtant ta plume satyrique pour le combattre, quoique convaincu comme tu l'étois et de ses principes et de la véracité de ses écrits : mais, que dis-je, il leur falloit des êtres méprisables tel que toi, et on ne pouvoit pas mieux s'adresser afin de prémunir ces âmes foibles et timides par ton langage fanatique.

Tu y réussis en éteignant pour eux, par tes prestiges abominables, le flambeau qui devoit seul les éclairer, pour marcher dans le sentier de notre belle révolution. Mais à présent que la vérité a succédé à l'erreur, connois ton opprobre, tu as été voué, toi et tes écrits, aux flammes, seul élément qui leur convenoit; et la postérité ne prononcera ton nom qu'avec horreur : voilà ta digne récompense.

Revenons à Marat. Dans ce tems orageux pour ses mœurs et sa réputation, première attaque portée contre lui, voyez-le tranquillement écouter l'écho des traitres, et continuer sans relâche, à poursuivre la tâche glorieuse qu'il s'étoit imposée, d'instruire le Peuple sur ses vrais intérêts : malheureusement une partie se montre contre lui : les êtres les plus ingrats et les plus méchants, sentimens à eux donnés par les insinuations perfides des écrivains empoisonnés; et malgré leur obstination, rien ne l'arrête, il semble retirer au contraire une récompense de cette ingratitude, en redoublant de zèle, et il seroit peut-être parvenu à gagner leur confiance.

Que sont alors les ennemis de la patrie : enragés de sa fermeté constante, ils cherchent à l'accuser pardevant les autorités constituées, qui, dans cette époque, étoient ses juges et ses détracteurs : ces modernes Amicus et Licon, entendent les dénonciations portées contre lui, sous les apparences de l'impartialité; et cependant, sans pudeur pour la justice, le poursuivent clandestinement et l'obligent à se cacher, non pas pour se soustraire au tourment, mais pour se conserver la liberté d'écrire.

Ah! Marat, il n'y avoit qu'un homme tel que toi, aucun intérêt ne te faisant agir, qui fût capable, dans les persécutions, de rester inébranlable dans tes principes, et invariable dans tes écrits.

Oui, Citoyens, Marat, quoique au fond de sa caverne, ne laisse pas de découvrir les trames odieuses qu'on ourdissoit pour asservir la Patrie : son œil vigilant, éclairé par le génie de la liberté, pénètre jusques dans les endroits les plus reculés, et les refuges les plus cachés de ses cannibales pour en déterrer les complots, les faire connoître et les publier à la France entière.

Nous sommes tous convaincus de cette grande vérité et la conduite dévoilée des Bailly, la Fayette, Dumouriez, Petion, etc. et notre dernier tyran, en sont bien des preuves authentiques.

Ces faits incontestables de son intrépidité et de son courage, lui méritèrent la confiance de Représentant à la Convention nationale, et la conduite énergique qu'il y tint, lui fit conserver celle de vrai ami de la République.

D'après de si beaux exploits, qui auroit pu s'imaginer qu'on pouvoit encore attenter, par la même voie de la calomnie, à ternir sa réputation de défenseur zélé du Peuple, si justement mérité.

tée ? Mais, que dis-je, il est facile de se le persuader, en se rappelant qu'il existoit encore de ces hommes à deux faces, siégeant avec lui le cœur ulcéré de s'être vus démasqués par notre héros. Oui, ces mêmes Petion, Gorsas, Vergniaud et autres, ne lui pardonnent pas; et par conséquent ils ne perdoient pas de vue le moment où ils pourroient lui nuire.

Cette époque de si loin préparée est ménagée par les traîtres et fidèles partisans du Duc d'York : les Brissot, Rabaut, Gensonné, Guadet et leurs consorts, arrivent : ses implacables ennemis, qui étoient ceux de la patrie, saisissent avec empressement ce moment favorable pour assouvir leur rage, leur fureur et satisfaire leur vengeance, en immolant leur surveillant, et en enlevant au peuple un de ses plus fermes appuis.

Ils profitent, ces nouveaux Marius, du moment où la Convention nationale étoit dépourvue de la plus grande partie de ses meilleurs membres, pour proscrire, par un décret d'accusation, notre illustre Marat, sur les inculpations, enfantées par leur crime, de sanguinaire, de brigand et de pillard, impostures criantes par leur absurdité, et qu'on avait su faire accréditer par cette classe méchante, ignorante et crédule, pourvu qu'on feignît de servir leur opinion, connue par la dénomination d'aristocrate, fanatique et égoïste, qu'ils se prêtèrent si bien à leur servir de machine ouvrière, dans l'intérieur de la République, où ils étoient même déjà parvenus, dans quelque petite partie d'icelle, à élever leur tête audacieuse, insolente et altière, croyant en imposer et humilier les vrais Sans-culottes, seuls amis constans de la révolution.

Heureusement bientôt la lumière qui poursuit ordinairement les ténèbres, et qui les dissipe, comme le fier aigle chasse les brouillards, se présente à nos regards, et nous démontre clairement la scélératesse de ses ennemis qui le poursuivent avec autant d'acharnement, plutôt comme défendant si vigoureusement la cause du peuple, que pour faire périr en lui un prétendu brigand que les lois devoient seules poursuivre et punir.

Marat est donc blanchi de ces inculpations odieuses par le tribunal révolutionnaire, et il reçoit pour peine la couronne civique des mains du Peuple, dont la masse est toujours juste.

Dans cette confusion peur eux, que sont alors ces féroces antagonistes ? ils n'abandonnent pas leurs exécrables complots, non, ils écrivent, envoient des émissaires, afin de répandre que la force seule avoit déterminé le tribunal à acquitter notre martyr; ils disent plus, ils propagent que la Convention, dans la saine partie de ses membres, n'est point libre, qu'ils sont menacés d'être poignardés ou guillotins par le Peuple parisien, ils entretiennent par le moyen de quelque dominateur insolent répandu dans quelques départemens, leur affreuse donnée; ils soufflent l'esprit de la discorde parmi les patriotes : ils attisent la guerre civile, qu'ils font éclater à Lyon, à Marseille : ils la font provoquer dans nos contrées, en levant une force armée, de ces ramassis qu'on avoit su aliéner et amalgamer, d'aristocrates, de royalistes, de fanatiques et de fédéralistes, dénominations qu'on changea, pour mieux tromper les foibles, en celle d'honnêtes gens, croyant se fournir par-là des armes invincibles.

Et en effet, jamais coup mieux monté. Les départemens méridionaux se divisent en deux partis, et ce premier, avec leur opinion très-con nue, sont les honnêtes gens; et nous qui restions toujours, malgré la foudre qui grondoit sur nos têtes, bons Sans-culottes et amis de la République une et indivisible, nous fumés des Maratistes, et par conséquent des brigands et des pillards.

Ah ! Citoyens, éloignés des objets et des évènements, il nous a fallu le temps pour nous donner en entier le développement du mystère, qu'il doit être flatteur pour nous de l'avoir vu réaliser comme nous le présagions.

Eh bien ! ce Marat est accusé de pillard et de brigand : oh ! quelle honte pour ses détracteurs ! lui, qu'il a été prouvé qu'il ne vivoit que pour défendre la cause des opprimés, et qu'il répandoit de toutes mains les fruits de ses travaux sur la veuve et l'orphelin ! ces faits incontestables ne peuvent être démentis par ses plus implacables ennemis, puisque eux-mêmes l'ont vu mourir dans l'insolvabilité.

Voilà, Citoyens, l'homme peint jusqu'à sa mort avec des couleurs si noires; l'homme tantôt représenté comme assassin, dans d'autres circonstances comme le provocateur des émeutes, et dont le pillage l'avoit fait un homme à grande fortune. La connoissance seule de ces sarcasmes qui n'ont jamais été ignorés, devoient retirer de l'abîme où s'est jetée partie de nos concitoyens en servant les complots liberticides tramés à Londres par les vils corrupteurs et agens cruels qui vouloient plonger notre patrie dans la plus affreuse servitude. Ces machinations infernales, qui ont produit une si forte commotion, ont été à la vérité bientôt découvertes, rompues et anéanties, et notre auguste Marat n'y a pas peu contribué.

Oui, Citoyens, cette crise violente, d'où l'on attendoit de si grands succès, semblable aux flots écumans de la mer qu'un ouragan terrible fait rouler sur partie de sa surface, pour aller se briser au pied des montagnes qui l'environnent, vint en effet se confondre et se pulvériser au pied de la sainte Montagne de la Convention, dont les efforts redoublés ne la purent jamais faire ébranler ni dévier un seul instant.

Alors ces hommes, trafiquant l'intérêt de la Patrie, et la liberté du Peuple avec le caractère de représentant, se voyant démasqués par l'évidence, poursuivis par le Comité de Salut public : grande partie de ces êtres, vils corrupteurs, et coupables de la plus haute trahison, ne croient pouvoir se soustraire aux châtimens qui les attendent, que par une fuite honteuse, seule ressource qui leur reste. Et Barbaroux... l'horreur de la nature, va se retirer avec une bande de ses semblables dans le Calvados, pour y prêcher encore une autre fois la guerre civile. Mais le génie tutélaire de la liberté qui veille pour le salut et l'affermissement de la République, nous donna et fournit bientôt des moyens de nous en préserver encore en faisant avorter par l'énergie de nos bras républicains, ce colosse combiné qui disparut comme un éclair, en présence de nos phalanges guerrières.

D'après tous ces revers, qui auroient dû faire abandonner à tout être pensant, toute espèce de nouveaux projets, tendant à leur donner la moindre confiance; que fait alors Barbaroux ? Dans

le désespoir qu'entraîne après lui la mauvaise réussite de complots si insensés, il s'imagine d'armer une Mégère d'un poignard pour l'aller enfoncer dans le sein de notre martyr, croyant sans doute, par ce dernier crime, s'ouvrir quelque ressource, afin de parvenir au but auquel il s'étoit proposé d'atteindre.

Il complota, pour exécuter son dernier plan de contre-révolution imaginaire, Charlotte Cordet, son infâme prostituée, et cette furie, dans le délire de racheter ses crimes en immolant le plus vertueux des humains, part de Caën, et sous de prétextes odieux, l'assassina dans son bain.

Voilà, Citoyens frères et amis, un léger narré, quoiqu'en style fort long, de la vie et de la glorieuse mort de celui que la République regrette tant, à juste titre, et qu'elle nous présente aujourd'hui pour modèle; tâchons de l'imiter dans ses vertus républicaines; ne nous refroidissons pas, à son exemple, malgré les peines, censures, tourmens, sacrifices, que la patrie exige de nous, ou qu'elle a le droit d'exiger. Rappelons-nous, au contraire, dans ce cas, son dévouement absolu, pour augmenter le nôtre; et montrons à nos ennemis, tant extérieurs qu'intérieurs, qu'ayant fait périr Marat, chacun de nous est devenu son semblable.

[Discours du cⁿ Fabre, administrat. du district]

Citoyens,

Vous venez d'honorer la mémoire de l'ami du Peuple, de cet illustre Représentant dévoué à la cause que nous défendons et dont le nom précieux aux Républicains portera toujours la terreur et l'effroi dans l'âme des partisans de la tyrannie, victime de son amour pour la Liberté, il sera toujours cher à la France, et vivra éternellement au Panthéon.

Je ne vous tracerai pas la vie politique de Marat; je ne vous rappellerai pas même tout ce qu'il a fait pour le Peuple; déjà a retenti dans l'univers l'histoire de ses talens et de ses vertus. Vous connoissez ses travaux; vous savez avec quelle chaleur il servit la cause de la Liberté, avec quelle constance il brava la calomnie, avec quel acharnement il poursuivit les traîtres, avec quelle énergie il les démasqua, avec quelle activité il coupa le fil de leur trame criminelle, et avec quelle fermeté il dénonça au Peuple leurs projets liberticides: invariable dans la carrière immense et tortueuse de la révolution, Marat fut le seul homme, peut-être, qui la servit sans intérêt, et sans autre passion que celle qui anime des hommes libres. En vain la calomnie l'attaque de toutes parts, en vain conspire-t-on sa perte, en vain le présente-t-on au Peuple sous la forme la plus monstrueuse, en vain le scélérat *Lafayette* prodigue des trésors pour le charger de chaînes, quand, retranché dans son souterrain, il dévoile ses complots: toujours ferme, toujours énergique, toujours animé des mêmes sentimens, il fut toujours l'ami du Peuple: il déconcerta sans cesse ses ennemis, déjoua leurs conspirations toujours renaissantes, et armé de la massue de la Liberté, toujours il terrassa le tyran et dévoila à l'univers la scélératesse de *Dumouriez*, lors même que les soldats de la République cueilloient malgré lui, les lauriers de *Jemappes*.

Voilà l'homme qui fut cependant décrété d'accusation le 3 mai 1792, et qu'on accusa le 25 du

même mois devant la haute cour nationale, tribunal inique qui protégeoit les scélérats et les conspirateurs; voilà l'homme qui, dans la Convention nationale, eut à combattre cette faction monstrueuse que le Peuple, armé de son tonnerre, a frappé de mort; faction sanguinaire qui, sous un voile patriotique, arma l'Europe contre nous, protégea la Vendée, les rebelles de Lyon, les lâches conspirateurs de Bordeaux et de Marseille; voilà l'homme qui poursuivit tous les traîtres: et quelle fut sa récompense, un coup de poignard!

Marat, tu fus immolé par la tyrannie; qu'elle vienne considérer ton triomphe, la reconnaissance du Peuple françois, son enthousiasme, ses regrets, sa toute-puissance: Marat, diroit-elle, n'est point mort, il vit dans tous les François, il enflamme leur courage; et le coup meurtrier qui, en lui arrachant la vie, devoit étouffer la liberté, en consolide les fondemens.

Peuple, considère ton ami: Le voilà ce martyr de la liberté, cet homme vraiment révolutionnaire, à qui une main scélérate enleva l'existence. Peuple, c'est lui qui voulut fonder ta liberté sur des bases républicaines, faire consolider ton bonheur; et qui, pour t'assurer une paix durable, voulut faire tomber, sous la hache nationale, la tête de tous tes ennemis.

Peuple, ton ami n'est plus; je ne viens point exciter tes regrets, ils sont gravés dans ton cœur en caractères ineffaçables; je ne viens point faire couler tes larmes, je connois la sincérité de tes sentimens; je sais que tu verserois ton sang pour rendre à la vie Marat; je viens t'inviter au contraire de ne point te laisser abattre par le poids de la douleur: ton ami n'est plus, eh bien! ranime ton courage, soutiens ton énergie, enflamme ton patriotisme, redouble de zèle et de surveillance; et pour venger les mânes de Marat, ne crains point d'être trop audacieux.

Et vous, Citoyennes, qui venez d'embellir ce cortège nombreux; vous qui avez entonné des hymnes à la patrie, et à la mémoire de cet homme chéri, au lieu de pleurer sa mort comme les Dames Romaines celle de Brutus, soyez, à notre exemple, embrasés du feu sacré de la patrie, et secondez notre juste vengeance.

Citoyens, vengeons les mânes de ce législateur populaire, vengeons celles de *Lepelletier*, de *Chalier*, victimes de la fureur des ennemis de la patrie; vengeons le peuple des maux qu'il a soufferts, des malheurs qu'il a éprouvés, des souffrances continuelles dont il a été victime. Exterminons cette race impie qui, pour consolider ses projets affreux, ses trames criminelles; pour relever le trône d'un tyran puni, fit couler un poison dévastateur dans les veines de nos plus chauds patriotes, en immola d'autres par le fer, cimentait des trahisons multipliées, inventa des crimes, versa l'or à pleine main pour acheter nos places fortes, souleva une portion du Peuple contre l'autorité nationale, pour allumer la guerre civile; discrédita nos assignats, affama le Peuple, livra aux flammes nos subsistances; et qui, quoiqu'au bord de sa tombe, n'a pas perdu l'espérance de nous asservir et de nous livrer enchaînés à un tyran féroce.

Eh quoi! les Français chargés de chaînes! les Français livrés à un tyran! les Français précipités de nouveau dans leur esclavage antique! Comme ces cèdres orgueilleux qu'on ne peut